


Chapitre I

Sommes-nous libres ?


Introduction

- Au sens courant, être libre, c'est pouvoir faire ce que je veux, ce que je désire et n'être soumis à aucune contrainte.
- Sens étymologique du mot : *libertas*, un terme politique et juridique.
- PB : sur le plan politique, nous n'avons pas le droit de faire tout ce que nous désirons. Les lois viennent limiter nos désirs.



Autre pb : à supposer que nous ayons le droit de faire ce que nous voulons, en aurions-nous les moyens ?

- Liberté de droit et liberté de fait
- La liberté de fait comporte des degrés et des formes variées ;
- Or la liberté de fait est encore plus incertaine que la liberté politique, car mes désirs se heurtent à l'ordre du monde, naturel et humain.
- Conséquence : ma liberté ne serait-elle qu'une illusion ?



Paradoxe : la liberté est peut-être
illusoire, alors que l'homme ne cesse
d'y aspirer

- Pourquoi ? Parce qu'elle est une condition essentielle de son bonheur.
- Cet espoir s'enracine dans l'expérience courante de la liberté : l'expérience du choix.
- Ainsi, à supposer que je n'ai aucune liberté de droit ni de fait, j'ai toujours la liberté intérieure de vouloir, d'être l'auteur et l'arbitre de mes décisions.

PB : l'existence du déterminisme

- L'apport des sciences humaines : l'homme est déterminé dans son existence par une multitude de facteurs dont il n'a pas conscience ;
- Le sentiment de notre liberté n'est donc pas une preuve manifeste de notre liberté.
- La liberté n'est peut-être qu'une illusion, un concept vide de sens ; peut-être ne sommes-nous pas libres, en définitive.

Pourtant, s'interroger sur notre liberté, n'est-ce pas une preuve de liberté ?

- S'interroger, prendre du recul, prendre conscience de ce qui me détermine, ce n'est pas être deux fois plus déterminé.
- Par ex : si je prends conscience que je suis timide, cela ne me rend pas deux fois plus timide, mais m'ouvre la possibilité d'agir sur ma timidité.
- La liberté serait donc du côté du contrôle, de la maîtrise de soi ou des choses ; capacité de faire et d'avancer avec ce qui est donné et que je n'ai pas choisi.
- Question : L'existence de contraintes est-elle vraiment un obstacle à ma liberté ?

I. Suis-je vraiment libre si je ne peux pas faire ce que je désire ?

L'opinion commune fait souvent reposer la liberté sur la satisfaction illimitée de nos désirs. Dans ces conditions, de nombreux aspects de l'existence sont conçus comme des barrières à notre liberté.

A) Liberté et licence

- La position de Calliclès (Platon, *Gorgias*) :
« *si on veut vivre comme il faut, on doit laisser aller ses propres passions, si grandes soient-elles, et ne pas les réprimer. Au contraire, il faut être capable de mettre son courage et son intelligence au service de si grandes passions et de les assouvir avec tout ce qu'elles peuvent désirer* ».

Explication du texte

- La justice selon Calliclès, c'est la « loi du plus fort » (physis). La loi conventionnelle (nomos) serait l'arme des faibles.
- La liberté est la condition du bonheur, et le bonheur réside dans l'absence de frustration de nos désirs.
- Tout ce qui s'oppose à mon désir est donc contraire à ma liberté.
- Seul l'homme fort et courageux peut être libre. Le modèle de l'homme libre, c'est le tyran.

PB : les maîtres sont-ils vraiment libres ?

- « *Quiconque est maître ne peut être libre, et régner c'est obéir* » (Rousseau, *Lettres écrites de la montagne*)
 - « *L'homme est né libre et partout il est dans les fers* » (*Contrat Social*)
- Pour être libre, faut-il fuir la société des autres ?

B) Liberté et indépendance

- Définition de l'indépendance
- L'homme ne peut survivre seul dans la nature.
- le mythe de Prométhée.
- Dans l'indépendance, la liberté n'a guère de sens...
- ...Et le désir non plus : seul dans la nature, l'homme n'aurait pas beaucoup de désirs.

La distinction entre le désir et le besoin

Le besoin

- Nécessaire
- Objectif
- Naturel
- Peut être aisément comblé, car les objets susceptibles de le combler existent

Le désir

- Contingent
- Subjectif
- Artificiel
- Difficile voire impossible à combler véritablement



Le désir vit du manque

- Étymologie
- Dualité et caractère nostalgique du désir
- L'essence même du désir ne serait-elle pas de se porter vers l'impossible ?

La nature mimétique du désir

- C'est au contact de ses semblables que l'homme développe de nombreux désirs.
- Exemple : la publicité.
- Ce qui est désiré, c'est le désir de l'autre.
- **La question de ce qu'est vraiment le désir pour l'homme se redouble donc d'une question essentielle : qu'est-ce qu'être vraiment vivant ?**
- René Girard : le désir est triangulaire

L'homme, être social, ne peut donc pas vivre comme s'il était indépendant

- Les hommes vivent en société, mais vivre en société est pour eux un véritable problème :
- « *J'entends ici par antagonisme l'insociable sociabilité des hommes, c'est-à-dire leur tendance à entrer en société, tendance cependant liée à une constante résistance à le faire qui menace sans cesse de scinder cette société. L'homme a une forte tendance à se singulariser (s'isoler) car il rencontre en lui-même ce caractère insociable qu'il a de vouloir tout diriger seulement de son point de vue ; par suite, il s'attend à des résistances de toute part, de même qu'il se sait lui-même enclin à résister aux autres* ».

Kant, *Idée d'une histoire universelle d'un point de vue cosmopolitique* (1784)

L'insociable sociabilité des hommes

- **La vie en société est conflictuelle en raison de l'opposition qui se joue, en chaque homme, entre des tendances contraires :**
 - 1) La tendance à entrer en société sous la pression du besoin
 - 2) La tendance à s'opposer à s'opposer aux autres hommes, véritable menace pour le corps social;
- **Les hommes ont donc un problème vital à résoudre** : trouver les moyens d'assurer l'ordre et la sécurité nécessaires à toute vie en commun.
- **Ce moyen, c'est la politique, qui est l'art de faire vivre les hommes ensemble.**

La nécessité du droit pour redresser la « courbure naturelle » des hommes

- Le sens du mot « droit »
- Un correctif nécessaire pour soustraire les hommes à l'injustice du rapport de force
- Sans la sécurité juridique, la liberté est précaire, quasi-inexistante.
- La loi vient certes contraindre les désirs individuels, mais la raison peut en reconnaître la nécessité et la légitimité.
- **Repère conceptuel : obligation et contrainte**

C) Liberté et autonomie

- L'objet du débat entre Socrate et Calliclès : qu'est-ce que la vertu de l'homme ou comment « être soi-même » ?
- Enjeu de ce débat : qu'est-ce qu'être vraiment vivant pour l'homme ?

Intérêt de la position de Calliclès : l'énergie du désir est celle de la vie

- Caractère désespérant d'une vie absolument pleine et béate. « Le gros plein d'être » (Sartre) est ennuyeux.
- Le désir est la condition de nos projets et de nos espoirs. Il est ce par quoi nous existons.
- Sartre : différence entre « être » et « exister ». L'homme n'est pas, il existe, parce qu'il ne vit que d'être « en projet ».
- Le désir est donc l'expression de notre liberté.
- **PB : doit-on pour autant laisser libre cours à tous ses désirs ?**

La position de Socrate : être libre, c'est être capable de se gouverner soi-même

- Vivre comme le propose Calliclès, n'est-ce pas être impuissant à être soi-même ?
- Il existe aussi des désirs d'ordre, de plénitude et de sagesse.
- Les allégories utilisées par Socrate.

Le châtiment des Danaïdes





La confusion des valeurs par Calliclès

- Confusion de la liberté et de la servitude
- Confusion du bonheur et du plaisir
- Confusion du bien et de l'agréable

Bilan : La vie du sage et la vie du tyran

- Le sage mène « *une vie réglée, contente et satisfaite de ce que chaque jour lui apporte* ».
- Etre libre, c'est être capable de se gouverner soi-même pour être en accord avec soi-même et avec le cosmos.
- Prolongement contemporain : la « spiritualisation » (Nietzsche) ou la « sublimation » (Freud) des désirs
- Le tyran mène une vie désordonnée ;
- Il est en fait incapable de liberté.

Conclusion du I

- La liberté n'est pas dans le pouvoir de faire tout ce que je désire mais dans la capacité de vouloir comme il faut, pour se mettre en ordre intérieurement.
- Cette mise en ordre s'opère grâce à la raison et à la conscience.
- La liberté est le fruit d'une conquête par laquelle l'homme devient sujet.
- **PB : l'existence de déterminations inconscientes ne rend-elle pas cet objectif illusoire ?**

II. Etre libre : objectif réaliste ou illusion de la conscience ?

Autres notions abordées :

Le sujet, la conscience,
l'inconscient

A) La liberté est classiquement considérée comme une prérogative du sujet humain

- La notion de sujet
 - Le sens passif : l'étymologie latine : « sub-jectum »
 - Le sens positif et actif: un être libre doté de conscience
 - Qui est sujet ?



1) l'homme est dit sujet parce qu'il a une subjectivité, c'est-à-dire une conscience

- Qu'est-ce que la conscience ?
- Etymologie latine : cum scientia > le savoir qui accompagne mes actes et mes pensées
- Ce terme désigne la connaissance intérieure que le sujet a de lui-même et de ses actes.

Les deux sens du mot « conscience »

La conscience spontanée

- Au sens le plus simple, être conscient, c'est être éveillé, attentif, capable de percevoir le monde extérieur et moi-même.
- Sans conscience, pas de perception du monde. La conscience est ce qui m'ouvre au monde et me distingue de l'objet, fermé sur lui-même.

La conscience réfléchie

- La conscience est ce qui rend possible le fait de se penser soi-même, de se mettre à distance de soi, de ses pensées et de ses actes.
- La conscience est alors ce qui permet un dédoublement de soi par lequel nous pensons et nous savons que nous pensons.
- NB : en ce sens, toute pensée est forcément consciente d'elle-même. Au sens strict, je ne peux pas penser et ignorer que je pense.



La conscience réfléchie est un lieu de vie intérieure pour le sujet humain

- Seul l'être humain est capable de se dédoubler ainsi et de se demander : « qui suis-je ? »
- PB : Comment expliquer alors que certains animaux soient capables de se reconnaître dans un miroir? N'ont-ils pas aussi conscience d'eux-mêmes ?


Kant, *Anthropologie d'un point de vue pragmatique* (1785)

- « Posséder le Je dans sa représentation : ce pouvoir élève l'homme infiniment au-dessus de tous les autres êtres vivants sur terre. Par-là, il est une personne (...), c'est-à-dire un être entièrement différent, par le rang et la dignité, de choses comme le sont les animaux sans raison, dont on peut disposer à sa guise »



La spécificité de la conscience humaine

- La citadelle intérieure
- La certitude d'être une personne à qui on doit le respect.
- L'animal a bien le sentiment de lui-même comme unité physique et même affective, mais il ne se pense pas comme une personne. Il ne revendique aucun droit.




Chez l'homme, la subjectivité se traduit donc :

- Par une activité théorique, de connaissance du monde et de soi ;
- Par une activité morale, de porter des jugements de valeur et de décider librement de ses actes, en fonction de ces valeurs.

2) *La conscience morale est la condition de la liberté*

- « Les animaux, autant que l'on peut deviner, n'ont point de passions. Un animal mord ou s'enfuit selon l'occasion ; je ne dirai pas qu'il connaît la colère ou la peur, car rien ne laisse soupçonner qu'il veuille résister à l'une ou à l'autre, ni qu'il se sente vaincu par l'une ou par l'autre. Or c'est aussi pour la même raison que je suppose qu'il n'ont point de conscience. Remarquez que ce qui se fait par l'homme sans hésitation, sans doute de soi, sans blâme de soi, est aussi sans conscience. Conscience suppose arrêt, scrupule, division ou conflit entre soi et soi. Il arrive que, dans les terreurs paniques, l'homme est emporté comme une chose. Sans hésitation, sans délibération, sans égard d'aucune sorte. Il ne sait plus alors ce qu'il fait. Mais observez les actions habituelles tant qu'elles ne rencontrent point d'obstacles, nous ne savons pas non plus ce que nous faisons. Le réveil vient toujours avec le doute ; il ne s'en sépare point. De même celui qui suit la passion n'a point de passion. La colère, le désir, la peur, ne sont plus alors que des mouvements ».

Alain, *Propos* (1924)



La thèse du texte : les animaux n'ont point de conscience, donc pas de passions

- Une thèse forte et surprenante, voire choquante qui semble impliquer que les animaux seraient des machines insensibles.
- Pour comprendre la thèse du texte, il faut commencer par élucider ce que signifient les notions de passions et de conscience.

1r temps du texte : seul l'homme éprouve des passions

- La passion, au sens général du terme, désigne l'état de passivité ou de réceptivité du sujet en tant qu'il est doté d'une sensibilité et éprouve des émotions, des sentiments.
- . Dans l'expérience de la passion, **je ne me contente pas de sentir des impressions, je me sens « vaincu par l'une ou par l'autre » et je puis éventuellement vouloir leur « résister ».**
- Or, si je me sens « vaincu » par la colère ou la peur et si je veux leur résister, c'est, d'une part **que je puis me mettre à distance de mes sentiments, les connaître ; et d'autre part, porter sur eux un jugement de valeur**

2d temps du texte : l'expérience de la passion suppose la conscience morale

La conscience « *suppose arrêt, scrupule, division ou conflit entre soi et soi* ».

- La conscience est foncièrement **activité d'interrogation sur soi, évaluation de soi**. Elle m'invite à « peser le pour et le contre » face à mes réactions, en me demandant celle qui doit être la plus appropriée.
- Elle suppose donc cette **mise à distance vis-à-vis de moi-même qui m'empêche de coïncider avec moi-même**, de me laisser aller complaisamment à mes réactions les plus spontanées.
- La conscience est donc **réflexive**, car elle suppose que nous portions un regard sur les sentiments qui nous traversent et sur lesquels nous nous devons d'imposer notre **maîtrise**.

Le cas de l'animal

- le comportement animal, tel qu'on peut l'observer, se caractérise par sa **spontanéité**, c'est-à-dire qu'il ne semble pas posséder d'intériorité autonome.
- Ceci ne signifie pas que l'animal ne sente rien et ne sache rien : il n'est pas une simple chose. Alain reconnaît bien que si l'animal mord ou s'enfuit, c'est sous l'effet de sentiments comme la peur ou la colère.
- Simplement, précise l'auteur, « ***je ne dirai pas qu'il connaît la colère ou la peur*** » : en d'autres termes, l'animal sent la colère et la peur, mais ne se sait pas en colère ou en proie à la peur ; il **ne se vit pas comme un sujet pourvu d'une volonté et dépossédé de sa volonté par des passions** ; il ne se fait aucun reproche moral d'avoir cédé à telle passion, mais s'abandonne sans hésiter à un mouvement instinctif.



3^{ème} temps : l'existence humaine n'est pas toujours pleinement consciente

- **La maîtrise de soi est parfois illusoire et la conscience peut se révéler impuissante à dominer ce qui se passe en nous.**
- Ainsi en va-t-il dans les cas de « terreurs paniques » où « l'homme est emporté comme une chose ». **La terreur panique**, cette forme extrême de la peur, nous réinscrit en effet dans notre animalité première, c'est-à-dire dans un comportement purement instinctif, de l'ordre du pur « *mouvement* ».

Le cas de l'habitude

- L'homme, être de culture, est **un être d'habitudes**, c'est-à-dire de mécanismes acquis, qui favorisent l'exécution machinale et sans conscience de certaines actions ; ce que l'on appelle **des savoir-faire**.
- Dans l'habitude, la conscience, c'est-à-dire le questionnement disparaît, parce que l'habitude constitue une réponse infallible à un problème pratique

Qu'est-ce qui rend possible l'éveil de la conscience ?

Alain précise que les « *actions habituelles* » ne valent que « *tant qu'elles ne rencontrent point d'obstacles* ».

- **Dès qu'un problème nouveau surgit, dès que l'homme ne sait plus ce qu'il doit faire, il est contraint de s'interroger à nouveau et de réveiller sa conscience.** « *Le réveil vient toujours avec le doute ; il ne s'en sépare point* ».



Si la conscience vient avec le doute,
alors elle signifie « penser »

- Penser, en effet, c'est réfléchir, s'étonner, prendre conscience des problèmes, et par là même de son ignorance.
- C'est donc **accepter la douloureuse critique** de soi-même, en même temps que **l'angoisse provoquée par l'absence de solutions toutes faites et déjà disponibles**
- C'est donc aussi accepter de faire l'effort de chercher, **d'inventer par soi-même** des réponses adéquates. C'est ce travail de la pensée qui fait de l'homme un être libre, un sujet.

L'homme doit s'efforcer d'accéder à la conscience

- en dehors des terreurs paniques, très exceptionnelles, la vie humaine est tissée d'émotions moins intenses, de passions, comme « la colère, le désir, la peur », face auxquelles la conscience peut instaurer une délibération.
- Même si cela n'est pas agréable, l'homme doit le faire. Il ne peut pas se laisser aller à ses désirs et à ses pensées les plus irréfléchies, et doit se montrer responsable.
- **Faire preuve d'inconscience est une faute morale**

3) l'homme est dit sujet parce qu'il est libre et responsable de ses actes

- Grâce à la connaissance qu'il prend de lui-même, l'homme a le pouvoir de modifier ce qu'il est, de construire lui-même son identité.
- Ainsi, poser l'homme comme sujet revient à le doter d'une **volonté**, à le concevoir comme capable de se déterminer par soi-même, spontanément et délibérément.
- Cette faculté nous distingue de l'animal, qui est déterminé par son instinct, ainsi que des **objets, soumis à la nécessité et au déterminisme** .



Repère conceptuel : nécessaire / contingent

Nécessité, nécessaire :

- Du latin, *necessitas*, « l'inévitable », « besoin impérieux », « nécessité logique »
- Sens ordinaire : état de choses qui ne peut pas ne pas exister
- Sens dérivé : le besoin, ce dont un être ne peut pas se passer.

Le concept de nécessité peut s'appliquer à un discours

- Lorsqu'il s'agit du discours, la nécessité signifie que **sa vérité ne peut pas être refusée par l'esprit**, parce qu'elle est évidente ou logiquement démontrée ; parce que le contraire est impossible.
- Ex : les vérités mathématiques : on ne peut pas penser que $2+2$ ne soit pas égal à 4.

Le concept de nécessité peut aussi s'appliquer à la réalité physique

- elle désigne des phénomènes en tant qu'ils sont soumis aux lois de la nature, ou encore au déterminisme.
- Le **déterminisme** désigne une **relation nécessaire entre une cause et son effet**. Cette notion est au fondement de celle de **loi physique**.
- Toute loi physique pose un lien entre les phénomènes tel qu'une ou plusieurs causes étant données, tels effets s'ensuivent nécessairement.
- Un phénomène nécessaire est donc un phénomène **prévisible**.

La contingence

- du latin *contingere*, « toucher, atteindre », « arriver par hasard » désigne ce qui peut tout aussi bien être que ne pas être ou encore être mais d'une autre façon.
- C'est ce qui relève du hasard ou de l'accidentel, ce que l'on ne peut donc prévoir parce qu'on ne dispose d'aucune loi, d'aucun déterminisme.
- Donc, la contingence signifie qu'une chose est possible et que sa négation est également possible.

Nécessaire ou contingent ?

- Portée à une température de 100°C , l'eau entre en ébullition
- Paul a la varicelle
- La Révolution française a eu lieu en 1789
- Un triangle est une figure géométrique à trois angles
- Chez les Dupont, on est plombier de père en fils: le fils Dupont sera donc plombier.



Application du repère conceptuel

L'homme, en tant que sujet doté d'une volonté, est l'être de la contingence.

La **volonté** se définit en effet comme une **faculté de choix**, comme capacité d'arbitrer en toute liberté entre deux ou plusieurs options.

C'est pourquoi on dit souvent que l'homme possède **un libre arbitre**. Grâce à son libre arbitre, l'homme peut choisir d'être qui il veut, il n'est pas prédéterminé comme l'objet.



Jean-Paul Sartre

L'existentialisme est un humanisme (1946)

Cette conférence fut prononcée par Sartre en 1946 à la Sorbonne.

La thèse de la conférence tient en une phrase : la **philosophie** existentialiste est une **philosophie** humaniste, qui place la liberté humaine au-dessus de tout.

JP Sartre : l'exemple du coupe-papier.

- Le coupe-papier est un objet artisanal dont la nature et la fonction (l'essence) sont prédéfinies à l'avance dans l'esprit de l'artisan. L'essence du coupe-papier précède donc et détermine son existence.
- Le coupe-papier n'est que ce qu'il est et ne peut pas ne pas être ce qu'il est ; il est **emprisonné dans les limites d'une essence**
- L'essence, c'est la nature profonde d'une chose, ce qu'elle est essentiellement et nécessairement ;

Chez l'homme, « l'existence précède l'essence »

- Selon Sartre, **l'homme n'a en revanche pas d'essence**, pas de nature, il n'est **pas prédéfini comme une chose** : il n'est que ce qu'il devient, à travers ses actes et son existence.
- L'homme est donc absolument libre. Sartre dit qu'il est « **condamné à être libre** ».
- L'homme est **totalelement responsable** de ses actes. Il n'a, dit Sartre, « aucune excuse ».
- Lorsque l'homme se cherche des excuses, il fait preuve de « **mauvaise foi** » : il se ment à lui-même, car au fond, il sait qu'il est libre.



Extrait n° 1 :

L'exemple du coupe-papier et la vision technique du monde

Question 1: la technique

- Définition de la technique :
 - ***L'ensemble des activités, moyens et procédés mis en œuvre par l'homme pour transformer la nature et la mettre au service de ses besoins.***
- La technique est un moyen nécessaire au travail humain
- Spécificité de la fabrication humaine : l'antériorité du concept.

Question 2 : l'essence

- C'est « *l'ensemble des recettes et des qualités qui permettent de produire et de définir* »
- L'essence, c'est le programme qui préside à **la production** d'un être ; c'est aussi ce qui permet de produire une **définition**, c'est-à-dire d'énoncer les caractères spécifiques de cet être (sa nature).
- L'essence de la chose est connue à travers une idée qu'on appelle un concept.



Question 3 : l'essence précède l'existence

- Dire d'une chose ou d'un être qui existe qu'il a une nature ou une essence revient donc à affirmer qu'il est purement et simplement la **réalisation d'un programme qui le précède et vis-à-vis duquel il n'a aucune originalité, aucune individualité et donc aucune liberté.**

Question 4 : l'exemple du coupe-papier

- Cet exemple permet à Sartre **d'illustrer ce qu'il appelle « la vision technique du monde »**.
- La vision technique du monde **se propose d'expliquer l'existence des choses et des êtres en se référant au modèle de la production humaine**. Celle-ci se caractérise comme la réalisation dans le monde matériel d'une idée ou d'un concept préalablement forgé par l'esprit humain.
- **Sartre va critiquer cette vision technique du monde : il va montrer que cette conception est en contradiction avec l'idée de liberté humaine**. Si l'homme est prédéfini à l'avance tel un coupe-papier, alors il n'est que la réalisation d'un programme, le déploiement d'une nécessité. Il n'est donc pas libre.



Question 5 : le Dieu créateur relève d'une vision technique du monde

- **La conception religieuse créationniste** pense Dieu comme un grand artisan qui fait advenir à l'existence, par sa seule volonté, des êtres qu'il a d'abord conçus dans son entendement

Question 6 : les Lumières et l'idée de nature humaine

- **La pensée des Lumières**, bien qu'athée, n'a pas renoncé pour autant à ce modèle technique, puisqu'elle recourt à **l'idée de « nature humaine »** : chaque homme serait un exemplaire particulier du concept universel d'homme, serait **le déploiement d'un programme naturel vis-à-vis duquel il n'aurait aucune singularité**.
- La pensée des Lumières refuse de définir l'homme à partir des conditions concrètes de son existence et **le pense à partir d'un universel abstrait**.
- **C'est pourquoi Sartre remplacera l'idée de nature humaine par celle de « condition humaine »**.



Extrait n° 2

L'existentialisme athée de Sartre

Question 1 : implication de l'existentialisme athée

- Sartre **rompt avec la tradition essentialiste et propose une vision existentialiste de la condition humaine.** Sartre déclare son existentialisme athée pour signifier qu'il renonce à l'idée d'un Dieu créateur et détenteur du concept d'homme.
- **L'homme est donc désormais seul** et il n'y a plus qu'à le considérer en lui-même et pour lui-même.

Question 2 : l'existence précède l'essence

- Force est de constater qu'un homme, lorsqu'il vient au monde, n'est pas prédéterminé tel un coupe-papier, tel un livre. Nul ne sait ce qu'il va être, ce qu'il va devenir.
- L'homme n'est donc **rien**, c'est-à-dire qu'il n'a pas d'essence ;
- ce **rien** n'est que **la liberté humaine**, comprise comme **puissance d'autodétermination**, c'est-à-dire puissance de choix et de création, totalement contingente.

Question 3 : l'homme est tel qu'il se veut

- **C'est à travers les choix qu'il va faire tout au long de son existence que l'homme va se définir, se singulariser.**
- C'est donc **après coup**, après avoir agi, après avoir réalisé ses intentions que chaque homme pourra dire : « je suis ceci ». Voilà pourquoi Sartre dit l'homme est cet être chez qui « l'existence précède l'essence ».

Conséquence : nous ne coïncidons jamais avec nous-mêmes

- **Nous ne pouvons jamais dire de façon définitive « je suis ceci », car nous sommes condamnés à être libres.** Notre manière d'être ne peut jamais être celle des choses (de l'en soi).
- **La seule limite à notre liberté est notre mort,** laquelle transforme notre existence en essence, en être, en destin. Mourir, c'est être (= ne plus exister).

L'allégorie de l'âne et de la carotte

- *« Qu'on se rappelle l'âne qui tire derrière lui une carriole et qui tente d'attraper une carotte qu'on a fixée au bout d'un bâton assujetti lui-même aux brancards. Tout effort de l'âne pour happer la carotte a pour effet de faire avancer l'attelage tout entier et la carotte elle-même qui demeure toujours à la même distance de l'âne. Ainsi courons-nous après un possible que notre course même fait apparaître, qui n'est rien que notre course et qui se définit par là même comme hors d'atteinte. Nous courons vers nous-mêmes et **nous sommes, de ce fait, l'être qui ne peut pas se rejoindre.** ».*

L'Être et le Néant



Extrait n° 3

L'homme se définit par son projet

Question 1 : je ne suis que la somme de mes actes

- L'homme n'est *rien*. Il n'a **pas d'essence préexistante**, il n'est rien d'autre que liberté, et sa liberté **n'est rien d'autre que son existence**, c'est-à-dire **la somme des actes accomplis tout au long de sa vie**.
- Implication : la connaissance de soi passe par l'extériorisation de l'individu hors de soi, la mise à l'épreuve de l'individu dans sa confrontation avec le monde et avec les autres. Pour se connaître soi-même, il faut s'essayer, comme disait déjà Montaigne.

Question 2 : les exemples de Proust et de Racine

- **Sartre refuse de définir l'individu à partir de ses prétendues « potentialités ».** Pas plus qu'il n'y a d'essence de l'homme en général, **il n'y a d'essence de tel individu particulier.**
- Par exemple, nul n'est prédestiné à être un génie. Si on peut dire que Racine ou Proust sont des génies, c'est seulement au regard des œuvres qu'ils ont produites.

Question 3 : l'excuse de la mauvaise foi

- **L'excuse invoquée souvent par ceux qui n'ont pas eu le courage d'affronter leur liberté** consiste à dire que leur potentiel (leur essence) n'a pas pu se développer correctement en raison des circonstances extérieures, indépendantes de leur volonté.
- Pour Sartre, cette excuse est constitutive de ce qu'il appelle la **mauvaise foi**. La mauvaise foi consiste à faire semblant de croire que l'on n'est pas libre, cela revient à se rêver « chose » (repensons au coupe-papier).

Question 4 : rejet de cette excuse par Sartre

- Sartre affirme que nous sommes « **condamnés à être libres** » et cela signifie qu'on ne saurait trouver à notre liberté d'autres limites que notre liberté elle-même. **Ne pas choisir, c'est encore choisir** (choisir de ne pas choisir).
- Ainsi, l'argument du génie contrarié, des potentialités non actualisées traduit encore un choix, celui du renoncement de l'individu, de son manque de courage ou de volonté. Cela ne permet que de donner une définition négative de l'individu, à partir de ses renoncements, mais certainement pas d'affirmer des qualités réelles, comme celles du génie, par exemple.

La dureté de la pensée sartrienne ?


- Sartre concède que sa pensée peut paraître « dure », mais c'est parce que notre condition est dure : **nous sommes condamnés à être libres et nous n'avons pas d'excuses. Tout ce que nous sommes se résume dans ce que nous avons choisi d'être.**
- Telle est notre condition et toute notre dignité réside dans notre capacité et notre courage de l'affronter.

La dignité de l'homme

- **La personne, par opposition à l'objet ou à la chose, est cet être auquel on reconnaît des droits et une dignité, c'est-à-dire le droit au respect, le droit de ne pas être traité comme une simple chose, comme un simple moyen.**
- En effet, la personne est dite **autonome, capable de se déterminer par elle-même**, de décider d'elle-même et du sens qu'elle entend donner à son existence.
- C'est ce qui fait la **valeur** de la personne, et cette valeur est considérée comme **absolue** par la tradition humaniste et la pensée des Lumières.

Problème

- **L'homme se doit donc d'être digne de son humanité en ne vivant ni comme un animal ni comme une chose.**
- On attend de l'homme qu'il soit un **être responsable**, qu'il réponde de ses actes devant soi-même et devant autrui. Sa conscience et sa liberté font de lui **un sujet juridique et moral.**
- **Mais que vaut cette exigence si nous sommes soumis à des déterminismes inconscients ?**



B) Le « sujet » en question : le problème de l'inconscient

- **Une critique orchestrée par les « penseurs du soupçon »** : Nietzsche, Freud, Heidegger, Foucault.
- Ces penseurs remettent en question **l'autonomie du sujet et la souveraineté de la conscience** en reconnaissant l'existence de déterminations inconscientes

1) La conscience (de soi) peut être trompeuse

- Le mot de **subjectivité** a deux sens :
 - 1) Le fait de posséder une conscience, capable de connaissance objective,
 - 2) le fait d'être « subjectif », c'est-à-dire **dépendant de sa conscience, limité par elle et comme enfermé dans un point de vue particulier** pouvant déformer les choses.
- A ce titre, l'homme peut « croire savoir » : il peut se tromper sur les choses et sur lui-même, se révélant ainsi un sujet obscur à lui-même.

2) La croyance en la liberté peut donc être discutée

- **Alors que je me crois libre, il se pourrait bien que je ne le sois pas du tout, que je sois déterminé à agir par des causes qui m'échappent.** Je suis peut-être soumis à diverses forces qui me ramènent au rang d'animal ou même d'objet.
- La liberté n'est-elle pas **une illusion de ma conscience ?**

Baruch de Spinoza, *Lettre à Schuller* (1674)

- « *Telle est cette liberté humaine que tous se vantent de posséder et qui consiste en cela seul que les hommes ont conscience de leurs appétits et ignorent les causes qui les déterminent. Un enfant croit librement appéter le lait, un jeune garçon irrité vouloir se venger, et, s'il est poltron, vouloir fuir. Un ivrogne croit dire par un libre décret de son âme ce qu'ensuite, revenu à la sobriété, il aurait voulu taire. De même un délirant, un bavard, et autres gens de même farine, croient agir par un libre décret de leur âme et non se laisser contraindre* »

Première idée : la liberté humaine n'est que vantardise....

- **Se vanter, c'est se glorifier de qualités que l'on ne possède pas en réalité.** L'homme aimerait bien se croire doté d'un libre arbitre, il aimerait bien se croire « cause de soi », il aimerait bien être tel un Dieu. Mais il n'en est rien.
- **L'affirmation du libre arbitre procède donc d'un désir spécifiquement humain et consiste pour l'homme à prendre ses désirs pour des réalités**

... donc illusion

- l'illusion relève à la fois de **l'erreur et du mensonge**. « On **se** trompe », au sens fort du terme. On n'est pas seulement trompé, mais **on est partie prenante de la tromperie**. On se ment à soi-même.
- **Or, dans l'illusion, le mensonge à soi-même est porté par le désir**. Je me mens au sens où je me coupe de la réalité, **refuse de la voir en face** ; je m'invente **une autre réalité parce que cela m'arrange, parce que cela correspond à mon désir**.



Deuxième idée : le mécanisme de l'illusion du libre-arbitre

- Les hommes ne sont conscients que de leurs désirs, mais non de leurs causes. Conscients de désirer, ils ne savent pas pourquoi ils désirent.
- Conséquence : les hommes croient échapper à la nature et à son déterminisme. Ils croient orgueilleusement faire exception au règne de la nécessité.
- Or, l'homme « n'est pas un empire dans un empire ». Il ne fait aucunement exception à la nécessité naturelle.



Troisième idée : illustration par des exemples

- Spinoza montre des hommes en proie à des passions ordinaires : la faim, la colère, la peur, l'ivresse, le délire, le bavardage.
- Pour un observateur extérieur, il ne fait nul doute que le passionné est déterminé à agir par des causes extérieures à sa volonté ;

L'expérience ambiguë du désir, à la fois subi et voulu

- Lorsque nous désirons, **nous ne faisons qu'un avec notre désir**, nous voulons ce que nous indique le désir.
- Pourtant, **nous ne pouvons pas dire que nous sommes la cause de nos désirs** : celle-ci est obscure et inconsciente ;
- La fiction de la pierre en train de chuter et consciente de chuter.
- **Implication : la conscience spontanée que nous avons de nous-mêmes n'est pas une connaissance.**

3) Les pensées du soupçon s'attachent à identifier les « dessous » de la conscience


- a) le corps

- Mon corps n'est **pas simplement ce qui relève du non-conscient, une sorte de mécanisme neutre. Il influence mon esprit, mon niveau de conscience** : ainsi, quand je suis fatigué, ivre ou endormi, ma conscience s'en trouve diminuée, altérée.
- Mon corps a donc **une puissance que je ne peux ni mesurer ni contrôler**. « *Nul ne sait ce que peut le corps* » dit encore **Spinoza**.

b) L'élan vital

- « *La conscience n'est qu'un réseau de communications entre hommes ; c'est en cette seule qualité qu'elle a été forcée de se développer : l'homme qui vivait solitaire, en bête de proie, aurait pu s'en passer. Si nos actions, pensées, sentiments et mouvements parviennent - du moins en partie - à la surface de notre conscience, c'est le résultat d'une terrible nécessité qui a longtemps dominé l'homme, le plus menacé des animaux : il avait besoin de secours et de protection, il avait besoin de son semblable, il était obligé de savoir dire ce besoin, de savoir se rendre intelligible ; et pour tout cela, en premier lieu, il fallait qu'il eût une conscience, qu'il sût lui-même ce qui lui manquait, qu'il sût ce qu'il sentait, qu'il sût ce qu'il pensait. Car, comme toute créature vivante, l'homme pense constamment, mais il l'ignore. La pensée qui devient consciente ne représente que la partie la plus infime, disons la plus superficielle, la plus mauvaise, de tout ce qu'il pense : car il n'y a que cette pensée qui s'exprime en paroles, c'est-à-dire en signes d'échanges, ce qui révèle l'origine même de la conscience. »*

Nietzsche, Le Gai Savoir, §354



Thèse du texte : « *la conscience n'est qu'un réseau de communication entre les hommes* »

- La conscience, loin d'être le signe de mon individualité, est bien plutôt **un phénomène collectif** qui relie les hommes entre eux.
- Selon l'auteur, **la conscience est née de la nécessité** pour les hommes de se rapprocher les uns des autres pour survivre et de se communiquer leurs besoins.

La généalogie de la conscience

- **La thèse du texte est donc établie par une description des origines de la conscience** : si parmi toutes les pensées qui existent dans l'être vivant, quelques-unes viennent à la conscience, c'est pour les besoins d'une communication exigée par la conservation de la vie.
- **Implication : Toute pensée n'est pas consciente.** La pensée consciente n'est qu'une fraction superficielle de la pensée.
- **Il y a là un paradoxe, car qu'est-ce qu'une pensée sans conscience ?**

Le vivant pense constamment

- **Considérons en effet une plante.** Elle se nourrit, elle respire, elle croît, elle se reproduit. Tout en elle paraît viser une fin, rien n'est laissé au hasard. Il semble donc qu'une « pensée » dirige la plante, mais la plante n'est pas consciente de cette pensée. Elle est comme un somnambule qui se déplace sans heurter les obstacles, mais qui n'a pas besoin pour cela de la conscience.
- **De même, l'animal** ne pense pas, au sens où il n'a pas de conscience. Mais chacun de ses mouvements répond à un but et atteint ce but. Un instinct le gouverne et lui tient lieu de pensée.

Qu'est-ce qui fait passer de l'instinct à la conscience ?

- C'est ici que prend place le *scénario* proposé par **Nietzsche** :
 - L'homme, étant « *le plus menacé* » des animaux, ne peut assurer sa conservation au seul moyen de l'instinct et de ses aptitudes naturelles.
 - Pour compenser sa faiblesse, il doit recourir à l'assistance des autres hommes. Pour cela il lui faut communiquer.
 - Il ne peut communiquer ses peurs, ses désirs, que s'il en a conscience.

La valeur polémique de ce texte


- **Nietzsche** s'oppose à une conception spiritualiste de la conscience qui en fait une réalité supérieure, séparée du corps, de la vie.
- Ainsi, pour **Descartes**, la conscience et le corps sont deux « substances » distinctes, inexplicables l'une par l'autre.
- **Nietzsche** affirme au contraire que le développement de la conscience répond à une exigence vitale. En cela, elle ne diffère pas des organes de notre corps.

Remise en question de la souveraineté de la conscience

- **La conscience n'est pas le signe de la supériorité de l'homme** : la pensée consciente est « *la plus mauvaise* » de toutes les pensées *car elle est le signe de la faiblesse de l'homme*.
- **La conscience n'a pas le monopole de la pensée** : elle n'en représente qu'une petite portion. Il existe un inconscient lié au fait de la vie.
- **la conscience n'est pas une intériorité indépendante** à l'égard de l'extérieur (besoins physiques, autrui) et n'est donc **pas le refuge de ma liberté**. Résultat d'une « *terrible nécessité* », elle est assujettie au dehors, aux besoins et à la communication.

c) L'inconscient social

- **chez l'homme, la vie se produit dans un milieu social dominé par les nécessités de la production.** L'homme produit ce dont il a besoin pour vivre, il ne l'attend pas de la nature.
- C'est pourquoi Marx (1818-1883) philosophe, économiste et homme politique allemand, auteur du Manifeste du Parti communiste (1848) et du Capital (1867-1894), fait l'hypothèse de **déterminations sociales inconscientes conditionnant les comportements individuels.**



« ce n'est pas la conscience qui détermine la vie, mais la vie qui détermine la conscience » (L'idéologie allemande)

- les représentations de ma conscience ne sont rien d'autre que l'effet de la « vie », c'est-à-dire de l'activité matérielle et sociale des hommes.
- Il s'ensuit que la conscience que j'ai et donc le sujet que je suis dépend de ma place dans la société en général, et en particulier, de mon appartenance de **classe**.



Remise en question de l'autonomie du sujet

- Dès lors, si nous sommes le produit de nos relations avec les autres, de notre inscription dans un milieu social déterminé, il est **difficile de conserver l'idée de liberté : le sujet ne sera rien d'autre que ce que son milieu fera de lui ; il sera le produit passif de son environnement social.**

d) l'inconscient psychique

- Freud va plus loin encore car il affirme qu'une majeure partie de nos actes, de nos pensées et de nos désirs échappe à toute conscience effective.
- Il met l'accent sur **des phénomènes et des comportements dont le sens se refuse à notre conscience, nous rendant étrangers à nous-mêmes** : ainsi les rêves, les lapsus, les actes manqués, le délire, la folie.
- Pour Freud, ces phénomènes trouvent leur cause dans **une zone de notre psychisme, parfaitement autonome et active, dotée de pensées et d'un langage : l'inconscient.**




L'Inconscient n'est pas l'inconscience

- L'inconscience désigne une forme de conscience affaiblie. L'inconscient désigne **une structure fondamentale de notre psychisme**, qui pense et agit à l'insu de la conscience.



Une hypothèse scientifique et médicale

- Freud est d'abord un médecin neurologue, qui va forger son hypothèse à partir de l'expérience clinique du traitement des maladies psychiques, en particulier l'hystérie.
- **La psychanalyse est à la fois une méthode thérapeutique et une science de l'inconscient.**



Comment Freud en vient-il à affirmer l'existence de cet inconscient psychique ?

- **Freud constate des symptômes physiques, somatiques chez des malades auxquels ne correspond aucune maladie somatique.** Il en conclut donc que les symptômes physiques sont le signe d'une souffrance psychique. Quelle est la cause de cette souffrance ?

Le cas Anna O.

- **Le cas Anna O.** Anna O. est une patiente hystérique qui souffre d'un symptôme d'inhibition à la boisson. Traitée sous hypnose, Anna se remémore une scène traumatisante de son enfance, qu'elle a « oubliée ».
- Cette scène, quoique oubliée, n'en continue pas moins à agir, à influencer de manière inconsciente sa vie consciente.
- En revanche, **le fait de revivre, par la parole et l'imagination, la scène en question, lui ôte son caractère traumatisant et fait disparaître le symptôme.** Parler soulage. Il existe donc un lien entre le symptôme et le non-dit, entre la guérison et l'accès à la parole.



L'inconscient est structuré comme un langage

- Les symptôme se forment au moyen du langage, par association ou symbolisation ;
- Le symptôme **a un sens qui peut être mis au jour, et analysé.**
- L'inconscient se définit alors comme **un ensemble de pensées inconscientes formulées à l'aide d'un langage symbolique, devant être déchiffré.**



Le refoulement

- Le patient semble « faire exprès » d'éviter les sujets traumatisants.
- **le refoulement** se définit comme une opération psychique de défense, par laquelle certaines représentations sont exclues de l'accès à la conscience.



La cause du refoulement : le conflit psychique

- **Ce conflit se joue entre des désirs inconscients et leur interdit.**
- Pourquoi certains désirs sont-ils inconscients ? Parce qu'ils sont **socialement intolérables**, et sont au sens propre **tabous**.



Le retour du refoulé

- Ce qui est refoulé, c'est un désir, une pulsion, qui cherche toujours à se réaliser et qui va **essayer de le faire par tous les moyens, notamment en se camouflant**. D'où le caractère symbolique, mystérieux du langage de l'inconscient.
- Exemple : le cas Elisabeth



L'hypothèse freudienne : un gain de sens

- Pour Freud, l'inconscient désigne donc cette étrangeté insaisissable qui se manifeste parfois en nous.
- Cependant **l'hypothèse de l'inconscient permet de comprendre que l'insensé a du sens**, qu'il y a des raisons aux conduites les plus déraisonnables, et aux discours les plus absurdes (comme celui du rêve, notamment).



Une blessure narcissique infligée à l'humanité

- Dans son *Introduction à la psychanalyse*, Freud évoque **les trois humiliations** que l'homme a subies au cours de son histoire récente.
- La modernité est marquée par **trois découvertes scientifiques** qui ont bouleversé les données à partir desquelles l'homme se comprenait.


Les trois humiliations : l'homme n'a plus ni lieu, ni généalogie, ni âme

- 1) La remise en question du **géocentrisme** par **Copernic** : l'homme n'est donc plus au centre de la création
- 2) Avec **Darwin**, l'homme n'est plus fils de l'homme, c'est-à-dire descendant d'Adam, mais le produit d'une simple évolution ; l'homme est un animal comme les autres.
- 3) Avec **Freud**, l'homme n'est pas le maître en lui-même ; son âme, son psychisme lui échappe, parce qu'il ne peut connaître tout son être, ses pulsions. Il est soumis à son inconscient.



Le problème

Si je suis totalement déterminé, peut-on encore dire de moi que je suis responsable moralement et politiquement ?



Les penseurs du soupçon remettent en cause les fondements de la responsabilité : liberté et conscience

- **On ne peut en effet m'imputer un acte**, cad m'en dire l'auteur et porter sur moi un jugement moral, si je ne me reconnais pas comme l'auteur de cet acte.
- Certes, il y a bien une conscience, mais celle-ci est un **effet de surface de l'inconscient** ;
- de même, il y a bien un agent, mais celui-ci est déterminé par de nombreux mécanismes.

Enjeux

- **Implication politique** : faut-il alors continuer à défendre des régimes politiques fondés sur la liberté des individus ?
- **Remettre en question la notion de sujet, c'est donc remettre en question toute notre représentation du monde** : la modernité exalte la **toute-puissance du sujet humain** dans les domaines de la connaissance scientifique, de la technique, de l'organisation rationnelle de la cité. De plus, sans la notion de sujet, la politique et la morale seraient privées de sens.

C) L'hypothèse de l'inconscient remet-elle vraiment en question la responsabilité du sujet ?

- **1) La critique d'Alain**

« L'homme est obscur à lui-même, cela est à savoir. Seulement il faut éviter ici plusieurs erreurs que fonde le terme d'inconscient. La plus grave de ces erreurs est de croire que l'inconscient est un autre Moi, un Moi qui a ses préjugés, ses passions et ses ruses ; une sorte de mauvais ange, diabolique conseiller. Contre quoi il faut comprendre qu'il n'y a pas de pensée en nous sinon par l'unique sujet, Je ; cette remarque est d'ordre moral (...) L'inconscient est une méprise sur le moi, c'est une idolâtrie du corps », Eléments de philosophie, 1941.



La théorie de l'inconscient : une faute morale selon Alain

- Croire que l'Inconscient est un autre Moi en Moi, me fournirait un alibi pour m'exonérer de toute responsabilité. Je pourrais dire alors : « ce n'est pas moi, c'est mon inconscient ».
- Or, **le projet moral refuse par avance toute excuse**. L'hypothèse de l'inconscient est donc **dangereuse** car elle peut être pour les consciences faibles la tentation de l'excuse et de l'indignité.

La théorie de l'inconscient : une erreur théorique

- L'inconscient n'est qu'**une autre manière de désigner le corps** en lui donnant un statut qu'il ne mérite pas, en lui conférant des pensées (« idolâtrie du corps »).
- Il n'y a en effet **pas de pensée véritable qui ne soit consciente et menée à la première personne**. Ce que Freud appelle pensées ne sont rien d'autre que des mécanismes psychosomatiques.

2) La position de Freud

- « *Irresponsable, comme chacun sait, n'est pas une définition de la philosophie des profondeurs* » écrit-il à Jung dans une lettre du 29 février 1912.
- **Selon Freud, la psychanalyse est invitation à une plus grande connaissance et maîtrise de soi.**
- En ce sens, elle contribue à la civilisation car elle nous permet de **devenir plus lucides et donc plus responsables.**
- **Il n'y a pas de liberté sans critique de soi : on n'est libre que par la volonté suivie de l'être, par le soupçon permanent** que ce qui se présente à moi sous les apparences de ma liberté, ne l'est pas nécessairement

Bilan de ce II

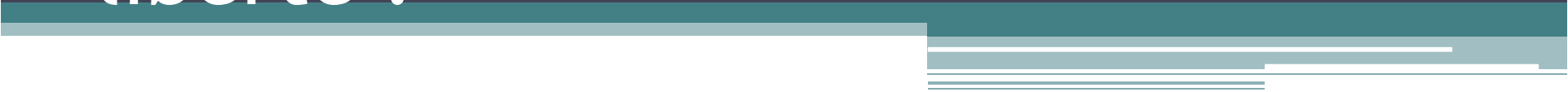
- Alléguer l'existence de déterminismes inconscients pour conclure à l'irresponsabilité de l'homme, **c'est renoncer à le socialiser et à l'humaniser.**
- Même si cette tâche est difficile voire parfois impossible, nous **devons** répondre de nos conduites dans le but de préserver la paix sociale.
- **Le sujet en nous est davantage un postulat moral qu'une donnée de fait : on ne naît pas homme, mais on le devient.** L'humanité en nous et hors de nous est une institution.



Problème

Comment devient-on libre malgré les contraintes
et les déterminismes ?

III. L'existence de contraintes est-elle vraiment un obstacle à ma liberté ?





A) Analyse d'un exemple

Sujet de débat : Le handicap est-il une privation de liberté ?



La réponse spontanée de la doxa est
« oui »

*« Ici apparaît la malédiction. Cette maladie qui
m'infecte, m'affaiblit, me change, limite
brusquement mes possibilités et mes horizons »*

Jean-Paul Sartre, *Cahiers pour une morale*



Le vécu du handicap, au-delà des évidences communes

Si le handicap « m'ôte des possibilités », il en fait surgir d'autres.

Exemple : si je suis privé de l'une de mes facultés, je vais par compensation en développer de nouvelles.

L'exemple d'Helen Keller





L'histoire d'Helen Keller

Née en 1880 dans un petit village d'Alabama, Helen est victime d'une maladie juvénile qui la rend **sourde et aveugle à tout jamais.**

A 18 mois, elle se retrouve donc dans un univers noir et impénétrable, isolée de toute communication avec les autres.

Cependant, après une période d'adaptation qui dura 5 ans, Helen parvint à communiquer de nouveau avec sa famille en apprenant à former des lettres sur sa main. **Le sens du toucher a donc été surdéveloppé pour compenser l'insuffisance des autres.**



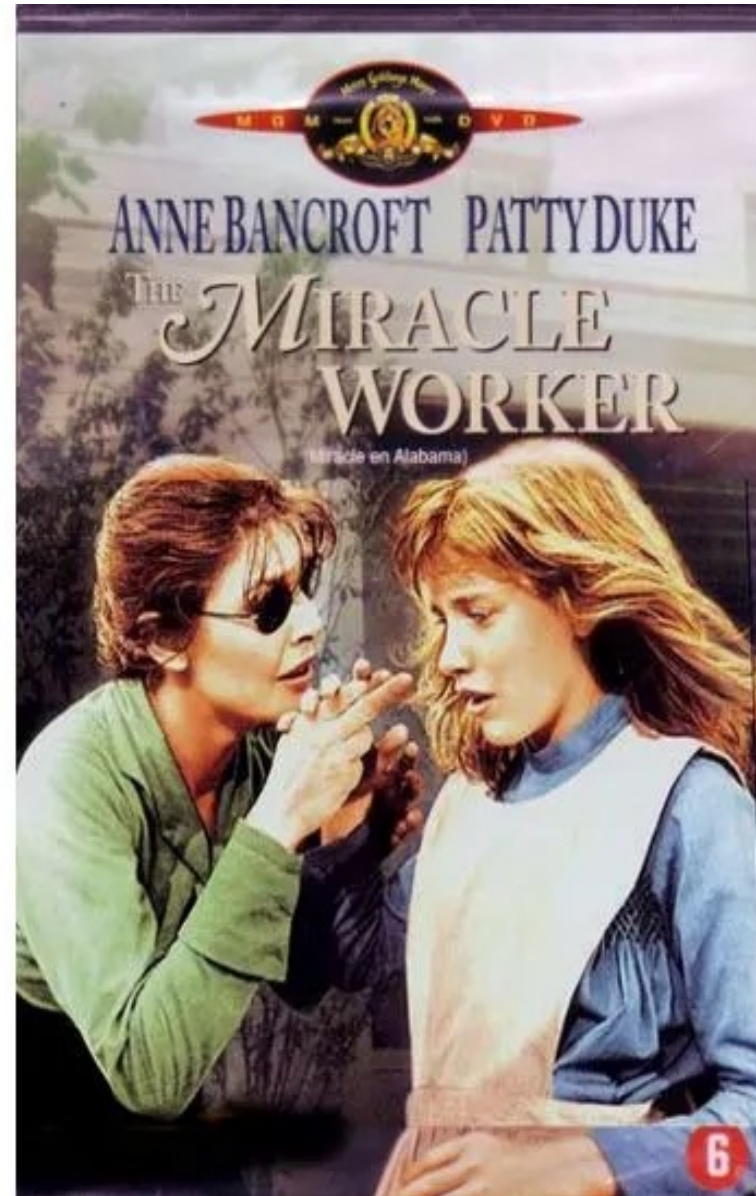
« **Quand on y croit, on peut réussir** »

« Ceux qui possèdent tous leurs sens sont en général trop bien pourvus, trop superficiellement heureux pour chercher et trouver »

"Je sais une chose c'est que j'étais aveugle et que maintenant je vois."

Helen Keller, *Sourde, muette, aveugle, histoire de ma vie* (1903)

« Miracle en
Alabama »
Arthur Penn, 1962





A méditer en contrepoint, cette affirmation de Sartre

« La maladie est *une condition* à l'intérieur de laquelle l'homme est à nouveau libre et sans excuses. Il a à prendre la responsabilité de sa maladie. Reste qu'il n'a pas voulu cette maladie et qu'il doit à présent la vouloir »

Le témoignage du philosophe A. Jollien



« Très tôt, la vie s'annonce sous le mode d'un parcours du combattant. »

Faudrait-il préférer une vie sans handicap, exemptes d'épreuves ?

« Certains biologistes soulignent que **le défi est le propre du vivant**. Au Centre, maintes fois, nous avons vérifié l'exactitude de ce constat. Un matin, me rendant à l'école de commerce, plein d'envie, je regardais les cyclistes me dépasser. Je conçus bientôt un projet. Les potentialités immenses qu'offrait un tel engin m'intéressaient assurément (...). Le médecin décréta le vélo « impossible ». J'informai, malgré tout, mon père de mon intention téméraire... puis après d'ultimes préparatifs, je programmai l'expédition. Avec force jurons et après de longues heures d'entraînement risibles, j'étais enfin paré pour de nouvelles aventures. Au mépris du diagnostic médical, je parvins à tenir sur deux roues. Quelle joie d'arpenter désormais les vastes contrées de la région ! Sur le chemin des habitués, on se retournait pour s'assurer qu'il s'agissait bien de l'être titubant qu'on apercevait chaque matin sur la route de l'école. »

Alexandre Jollien, *Eloge de la faiblesse*, (p.35)

A voir également....



- Extrait d'un dialogue entre les deux personnages :
« - Marc : *Vous avez arrêté la musique parce que vous avez raté un concours ?*
- Florence : *Ben, on fait pas forcément ce qu'on veut dans la vie, hein ?*
- Marc : *Si »*



B) L'exercice de la liberté
suppose l'expérience de la
contrainte

La maladie ou le handicap : une perte de liberté en apparence seulement

- Selon la **doxa**, la maladie supprime la liberté par toutes les contraintes qu'elle apporte, toutes les possibilités qu'elle supprime.
- Ce manque de liberté est vécu alors comme une **frustration** et une **injustice** car le malade n'est pas responsable de sa maladie, ce n'est pas « de sa faute ».
- **Sartre** pense au contraire que la maladie est **uniquement une forme différente de la vie**, qui s'impose à nous, qui nous impose d'avoir à faire des choix différents, mais qui ne supprime pas pour autant notre liberté.



La maladie, nouveau cadre pour ma liberté

- **le malade qui fait l'expérience de la maladie prend conscience de sa situation et fait toujours des choix** : soit il renonce à ce qu'il a perdu et se donne de nouveaux projets, soit il s'y cramponne et refuse de voir la réalité en face, ce qui peut entraîner le désespoir et la mort.
- Pour exercer pleinement sa liberté, il faut avant tout **prendre la responsabilité de la maladie**, c'est-à-dire qu'il est possible d'accepter qu'elle fasse partie de nous pour que surgissent, à travers elle, des possibilités nouvelles.

Sans confrontation avec la contrainte, nous ne saurions même pas que nous sommes libres

- L'homme ne surgit jamais dans un monde vide de toutes contraintes. Il naît toujours **en situation** et il doit insérer ses projets dans ce cadre contraignant, qui s'impose à lui du dehors.
- Or le **déterminisme est nécessaire à l'homme pour qu'il se rende compte de sa liberté**. Et peut être est-elle vécue d'autant plus fortement que la contrainte est forte, justement.
- Ainsi Sartre déclarait que « *l'on n'a jamais été aussi libres que sous l'occupation* ». Le terme de liberté venait alors plus souvent à l'esprit qu'en période de paix où l'on ne ressent pas forcément autant de contraintes.

La liberté suppose de consentir à la nécessité - approche stoïcienne

- Le stoïcisme est **un courant philosophique qui naît en Grèce antique et perdure jusqu'à l'époque romaine.**
- On appelle les stoïciens les « **philosophes du Portique** » (du grec *stoa*, « portique ») parce qu'ils philosophaient sous un portique.
- Les écrits qui nous sont parvenus sont ceux des stoïciens de l'époque impériale romaine : Sénèque, Epictète et Marc-Aurèle.

L'absence de liberté n'est donc qu'une question de point de vue

- Les hommes se sentent souvent malheureux et privés de liberté parce que les choses n'arrivent pas comme ils le désirent.
- Par exemple, si je désire ne jamais vieillir, je m'expose à subir douloureusement les ravages du temps.
- **Si au contraire, je comprends** que le vieillissement ne dépend pas de moi mais est une nécessité naturelle à laquelle je ne peux rien, alors **je me sens indifférent à l'égard de ce phénomène.** Cette indifférence est précisément le signe et le sentiment de ma liberté.

La liberté est acceptation de la nécessité, c'est-à-dire sagesse

- Puisqu'il y a des choses que je ne peux pas changer, **le meilleur moyen de ne pas subir ce qui m'arrive est de le vouloir pleinement** : telle est pour le stoïcien, la voie de la liberté.
- **Le véritable esclave** n'est donc pas celui dont le corps est à la merci des caprices d'un maître, mais celui dont **l'âme est prisonnière de désirs excessifs**, qui se portent sur des choses impossibles ou incertaines (par exemple, désirer ne pas être malade alors que je le suis).

La philosophie nous permet de distinguer ce qui dépend et ne dépend pas de nous

- Ce qui dépend de nous, ce sont **nos représentations**, sur lesquelles nous pouvons agir. En revanche, ne dépendent pas de nous ce sur quoi nous n'avons pas de prise : le corps, la richesse, la célébrité...
- Or, « *ce qui trouble les hommes, ce ne sont pas les choses, mais les opinions qu'ils en ont* » (Epictète, Manuel) :
- le malheur et l'attachement à certaines choses viennent de ce qu'on se les représente mal. On croit pouvoir agir sur elles et on se lamente de ne pas y arriver, alors que c'est impossible. Ainsi **le trouble ne vient pas de ces choses en elles-mêmes, ni de ce qu'elles sont, mais de ce que l'on croit à leur égard.**




Problème

L'acceptation de la nécessité ne conduit-elle pas à la résignation et à l'inaction ?

C) La liberté éclairée par le déterminisme

- La morale stoïcienne **peut sembler inviter à une forme d'acceptation passive, voire lâche, de l'ordre établi.**
- Ainsi Epictète fut au début de sa vie un esclave, vendu à un maître cruel. Or il affirme que **le sage est celui qui supporte de bonne grâce sa condition d'esclave**, car il en est ainsi : puisque le rapport de force lui est défavorable et qu'il ne dépend pas de lui de changer l'ordre des choses, l'esclave doit apprendre à être **indifférent** à l'égard de sa situation, ni révolté, ni abattu.



L'indifférence permet la compréhension des situations qui s'imposent à moi

- En calmant l'ardeur de mes passions, je puis analyser froidement les données d'une situation et saisir ainsi les occasions (kairos) pour y insérer mon action.
- Loin d'être une philosophie de l'inaction, le stoïcisme est une forme d'héroïsme: le sage est celui qui épouse de bonne grâce le mouvement du réel et fait ce qu'il a à faire.

Ne pas confondre le déterminisme et le fatalisme

- **Le fatalisme rend la liberté impossible** car il soutient que tous les événements sont déjà écrits et donc inévitables.
- Ex : dans la légende grecque, Œdipe est destiné à épouser sa mère et à tuer son père. Quels que soient les événements qui le précèdent, le résultat final est absolument nécessaire ; il ne peut pas ne pas se produire.
- Le déterminisme ouvre la possibilité de l'action libre
- **le déterminisme affirme seulement que les événements sont liés entre eux par des lois constantes et universelles.**
- Par ex, je sais qu'il faut en voiture beaucoup plus de temps pour s'arrêter sur une route humide que sur une route sèche. Mais si je veux pouvoir m'arrêter promptement sous la pluie, il me suffit de réduire ma vitesse.

L'action libre s'appuie sur la maîtrise des déterminismes

- Pour se libérer, l'homme n'a pas besoin de miracle ; il n'a pas besoin que les lois de la nature cessent de s'exercer, comme dans un conte de fée. Il **lui suffit d'utiliser habilement les lois de la nature : par ex, grâce à son action technique, il peut transformer les obstacles en moyens.**
- Le philosophe Francis Bacon écrit dans son Novum Organum (1620) : « *on ne triomphe de la nature qu'en lui obéissant* ». Connaître les déterminismes naturels, c'est se donner les moyens de se servir d'eux et de s'en libérer.
- **Si le monde physique n'était que contingence, l'action humaine ne trouverait en lui aucun point d'appui.** Nous serions les esclaves de ses caprices, et aucune liberté ne serait possible.

Dès lors, chaque situation, avec ses contraintes, est l'occasion d'une mise à l'épreuve de ma liberté

- La vie **me met à l'épreuve** : que vas-tu faire de ta liberté ? Vas-tu faire ce que tu dois ou suivre tes misérables affects ?
- Comme le dit souvent Epictète : “ *le moment t'appelle*”. Je suis alors comme un athlète sur le stade, comme un gladiateur dans l'arène (ce sont des métaphores que les stoïciens emploient), et Zeus (ou ma conscience), me regarde: quel spectacle vais-je lui donner ?
- Marc Aurèle dit alors : au lieu de courir aux vestiaires (ou de désirer secrètement y courir), il faut dire à l'instant présent : « *Je te cherchais* » ; « *C'est toi que je cherchais* ».

Conclusion : être libre, c'est non pas faire ce qu'on veut, mais vouloir ce qu'on fait

- Finalement, la liberté ne réside pas tellement dans le fait de choisir. Comme le dit Alain, « *tout choix est fait. Ici la nature nous devance, et jusque dans les moindres choses* ». Quand je choisis, je ne suis que le résultat d'un processus de maturation propre à mon passé individuel. Je suis toujours « en situation ».
- En revanche, la volonté libre peut s'exprimer dans la fidélité à mon choix, dans mon engagement profond et sincère en faveur d'un choix que j'estime être le bon.